

le passé et l'avenir étaient comme suspendus. Les souvenirs et les prévisions cessèrent de la préoccuper, et de même que si elle se fût trouvée dans une barque également éloignée des deux rives, n'entendant plus aucun des bruits de l'une ou de l'autre, elle se laissa bercer comme sur l'Océan en un jour serein, par le présent calme et silencieux, ne sentant plus que la paix infinie qui l'environnait de toutes parts, ne regardant plus au-dessus d'elle que l'éternel sourire du ciel ! De tels jours ne peuvent durer, mais ils ne passent point sans laisser de trace, ne fût-ce que celle d'un souvenir rempli non de regrets, mais de promesses, ne fût-ce que cette saveur d'un instant dont l'exquise douceur s'évapore, mais dont la vertu fortifiante demeure et s'accroît dans l'âme qui l'a goûtée une seule fois et un seul instant dans sa vie !

Il fallait toutefois songer à son départ, et au prétexte qu'elle avait à trouver pour le faire accepter à la princesse sans que celle-ci eût l'air de l'avoir préparé. Pour cela elle attendait le retour des Steinberg, et, bien qu'il lui en coûtât de leur révéler le véritable motif de sa résolution, elle s'y était préparée plutôt qu'à leur en donner aussi une raison imaginaire. Mais une circonstance imprévue vint tristement lui épargner et cet acte de franchise et cette dissimulation.

Elle était au couvent depuis environ dix jours, lorsqu'un matin on vint la prévenir que des voyageurs étaient arrivés depuis une heure à l'auberge du petit bourg de Santa-Maria, et qu'en ce moment sa jeune cousine l'attendait au parloir du jardin.

Revoir le charmant visage de Clara était toujours pour elle un plaisir. Il s'y ajoutait aujourd'hui celui de présenter à la mère Madeleine une des filles de ce Ludwig Dornthal, dont l'apparition si opportune dans la vie de la pauvre enfant était regardée par elle comme un signe frappant de l'intervention du glorieux Archange qu'elle lui avait donné pour protecteur, et l'arrivée de Clara Steinberg était marquée d'avance au couvent comme un jour de fête.

Mais ce jour de fête devait être troublé, et Fleurange allait apprendre de sa cousine une triste nouvelle, apportée par les lettres qui attendaient celle-ci à Santa-Maria.

L'ami fidèle et secourable de la jeune fille, l'excellent docteur Leblanc n'existait plus ! Il avait succombé aux suites d'un accident survenu pendant une promenade qu'il faisait aux environs de Heidelberg avec le professeur Dornthal.

Lorsque la mère Madeleine parut, elle trouva donc les deux cousines en larmes, et son doux sourire de bienvenue se transforma en interrogations inquiètes. Il fallut quelques instants pour lui